

Cahier d'hommages à Bernard Noël

(1930-2021)



Poezibao - mai 2021

Sommaire :

Michel Surya
Esther Tellermann
Michel Mathieu
Bernadette Griot
Bernard Plossu
Hervé Carn
Martina Kramer
Jean-Paul Philippe
Alexis Pelletier
Fabio Scotto
Florence Pazzottu
François Rouan
Jean-Luc Bayard
Wissam Arbache
Nicole Burle-Martellotto
Album photo

La photo de couverture est de Jean-Michel Marchetti (Ferney-Voltaire, 2016).

L'œuvre de la mort – Bernard Noël –

C'est d'un ami à peine mort qu'il me faut parler ici. Et pas de n'importe lequel des amis morts possibles, mais du plus proche parmi les amis, vivants ou morts ; du plus proche aussi parmi les amis de la mort. Au point que parler de lui, c'était et c'est parler de la mort aussi, non pas en tant que telle, non pas non plus en tant qu'elle lui est hélas venue enfin, mais en tant qu'il n'a jamais cessé de se tenir auprès d'elle, en tant même qu'il a souvent donné l'impression d'aller au-devant d'elle – d'en être lui-même l'ami, étendant son aménité jusqu'à elle.

Impression fausse. Il n'allait pas au-devant de la mort, il lui faisait ou front ou face. C'est lui faisant face, ou lui faisant front, que la mort l'a tout le temps hanté, a tout son temps hanté toute son œuvre, hantise à la fin qui l'a défini lui, qui la définit, elle.

Il y avait, il le disait, qu'il lui fallait écrire, qu'il le lui fallait parce qu'il n'était vivant et ne le restait qu'à la condition qu'il écrivît. Qu'il mourrait dès lors qu'écrire ne lui serait plus possible. Ce n'était jamais si vrai ni si impératif que chaque fois qu'un récit, un récit par exemple, mais un essai aussi bien, un poème qui sait, s'interrompait. Interruption qui durait parfois des mois. Il se vivait alors comme sans vie, sans la/sa vie, qu'il retrouvait toute sitôt que, par miracle, parfois celui d'une rencontre, l'écriture lui était rendue.

Écrire jusqu'à la mort, ne cédant à celle-ci qu'à la condition que lui-même sût (qu'il fût sûr) que c'en aurait été une fois pour toutes pour lui fini d'écrire – ce qu'il arrivait qu'il dît au présent, comme en menaçant qui l'aimait, à ceci près qu'il arrivait chaque fois que l'écriture (le) reprît. Un jour, peut-être parce qu'il sentit que la vieillesse s'était emparée d'une partie de lui, plus sûrement parce que la mort l'avait déjà frôlé, il décida de commencer un poème, qu'il voulait le plus long possible, qu'il ne pouvait que vouloir le plus long possible, puisque ne l'arrêterait, selon la règle de son jeu (il aimait les règles, et cachées ; il cacha peu celle-ci qui tenait du défi ultime), que la mort.

*Le Chemin d'encre*¹ serait ce poème. L'un des plus admirables qu'il ait écrit. Celui dans lequel il quitte pourtant le jeu, l'abandonne, en quelque sorte il s'avoue vaincu, sa « noirceur », c'est son mot, étant trop grande, le poème ne parvenant apparemment plus à opposer assez de vie (de beauté) à la mort :

l'auteur jette ici plume papier ce qui sert son écriture
par là vint la noirceur qui mit dans sa main la langue du malheur (XI, 5)

La « noirceur » en est-elle plus grande ? Pas, peut-être :

À peine un pas un autre et déjà une ombre a remplacé le sol
On ferme les yeux pour les rouvrir sur un ailleurs qui n'est pas là
On tire la langue et pas de peau d'amour rien que des illusions
Les images ont pourri la réalité pourri la tête aussi (X, 1)

Toujours la même terreur, que l'âge n'atténue sans doute pas, ni n'accentue. Je lui donne tort, lui enjoins de ne pas jeter « plume papier » :

*Je comprends que tu aies pu prendre ce poème en horreur.
Moi pas, qui le lis : certains des vers les plus affreux sont ceux que je relis le plus, et le plus vite, comme voulant ne pas les quitter, ou m'en souvenir.
Pourquoi ? Mais parce que c'est de la beauté encore et que c'est tout ce qu'écrire cherche : créer encore et encore de la beauté.
Alors ces vers ne sont plus du tout affreux, seulement admirables, que toi seul pouvais écrire.*

Injonction à laquelle il répond le jour même :

*Si je trouve mauvais ce que j'ai fait de beau : que me reste-t-il ?
Ainsi j'étais persuadé que la séquence X était la pire, et tu l'aimes.
J'ai brusquement interrompu la XI pour dire mon dégoût de ce qui m'occupait depuis... depuis une bonne douzaine
d'années, pas constamment bien sûr, comme sorte d'horizon...
Un horizon bouché et noir... Je suis vieux, dégoûté, égaré dans mes ruines !*

*

L'année précédente, il avait publié *Le Poème des morts*, précédé de *Tombeau de Lunven*². En 2019, l'année suivante, il publiera *François Lunven*³ (Partie 1 : « À la recherche de François Lunven » ; partie 2 : « Le retour de Lunven »). François Lunven, l'ami, mort aussi, mort le premier, tout de suite, celui auquel est consacré *Les Premiers mots*, livre décisif, livre majeur, celui par lequel j'ai une fois pour toutes été lié à lui. François Lunven aura-t-il été le nom propre de la mort pour Bernard Noël, à tous il faut que la mort ait un nom, un au moins, et propre, celui qui l'aurait empêché de se tuer chaque fois que la tentation lui en serait venue, qui l'aura « sauvé » longtemps, à la fin qui aura permis qu'on n'eût pas à parler de sa mort plus tôt.

Michel Surya, écrivain et directeur de la revue *Lignes*

¹ *Le Chemin d'encre*, bilingue français-anglais (trad. Eléna Rivera), Cadastre8zéro, 2018.

² *Le Poème des morts* précédé de *Tombeau de Lunven*, Fata Morgana, 2017.

³ *François Lunven*, Fata Morgana, 2019.

Une cartographie mentale

Il n'est aucun texte de Bernard Noël qui ne révèle une cartographie mentale, celle de lieux inconnus qu'un corps écrivant parcourt, sans en savoir les noms, les distances, « chosins » minutieux traçant un entrelacs de routes chaque fois plus fines, plus soulignées, plus précises mais ne menant qu'à l'attente d'une autre route qui en rien ne disperse la première, mais fait de son infinitude un tressage de labyrinthes, qui sait, de tombeaux où enfin reposer. Ou bien un accolage d'organes, de figurines, de sourires comme autant de tracés d'encre qui aussi resserrés soient-ils laissent toujours apparaître le vide, le blanc d'où ils surgissent.

« Chosins » disait-il, ces choses à l'encre tissées sur plusieurs années, dessins où fixer le temps, la solitude et le silence.

« Écrire autrement, sans devoir suivre la ligne : écrire en projetant sur la feuille un état qui courait ainsi la chance de s'apparaître par une espèce d'instantané... »

Écrire.

Peut-être aimions-nous en lui l'écriture qu'il incarnait et qu'aucun autre ne recelait mieux, pensions-nous, comme un homme aime en une femme ses courbures ?

Il est vrai, aucun texte de Bernard Noël, de poésie, de prose, de réflexion critique qui ne transmette au lecteur une passion : celle de l'écrivain – écrivant – ou ne cessant d'attendre l'écriture, radiographie d'un secret toujours tenu mais soudain révélé à la lecture dans l'irradiance d'une phrase, d'un mot, d'une formule dont la fulgurance et l'opacité réfléchissent une autre lumière que celle du soleil, aussi nécessaire, car retenant et réfléchissant l'infinitude d'un ciel étoilé. N'est-ce au fond que le rayonnement d'un désir quand il se fait désir d'écriture, ce mystère suscitant toujours l'envie des hommes car peut-être atteignant à ce Dieu fait Verbe ?

Fantasme, certes, mais qui permet de voir un corps sinon invisible, serait-il celui de l'écriture, sans le prisme du désir, de l'illusion.

Car que dire de la « besogne » de chaque jour, de la violence du passage à l'acte pour trouver le premier mot, une phrase, puis l'autre ? Car il ne sert à rien d'écrire sans « atteindre l'écriture »... Un premier mot ; puis se déroule ce que l'on ne sait pas, ne saura jamais, peut-être le vœu d'une naissance, à chaque fois.

Ainsi nous vînmes, l'un après l'autre, vous rencontrer au milieu de vos livres, de vos toiles mais surtout de vos pages, rencontrer un espace où vous vous confrontiez au temps, où vous pratiquiez l'oubli, c'est-à-dire « la mémoire de l'espèce ». Ainsi voulions-nous rencontrer votre ascèse peuplée du bruissement du monde et de l'Histoire.

Écrire, ce n'est rien : on jette quelques mots soudain surgis de l'attente. Mais qu'est-ce qu'une attente dans la légèreté d'une après-midi, d'une cueillette, d'un temps délesté ?

Qu'est-ce qu'une attente ? L'attente que l'Autre de la langue parle ?

Attendre cette présence de l'Autre n'exige-t-il pas que le Je s'efface, écoute, que le corps soit outil ? Comme on sème, comme on bêche, comme on étreint.

Car l'on n'écrit pas pour affirmer son identité, disait-il, « mais tout au contraire la détruire, en tout cas la reporter. »

La reporter pour la fin, pour les hommages, comme le nôtre, quand enfin sera achevée la toile, le tissage patient, obstiné, toile tissée de lettres afin qu'elle soit linceul.

Écrire exige cette « rupture en soi », texte qu'il m'adressa, écrit me dit-il après la lecture des lettres de Pavese, texte lumineux et noir où à l'instar des « crises » mallarméennes où la pensée se pense, nous est livrée la violence nécessaire au surgissement du premier mot. Peut-être voulut-il ce jour-là partager cette « goutte de néant » sur laquelle le poème fleurit, l'affrontement nécessaire à l'annihilation du sujet, d'une angoisse pouvant se faire ouverture à l'Autre qu'est la langue et sa mémoire ? Une telle passion, en sa cruauté ironique même imprimait en chacun de nous sa force, celle que tout désir fait désir d'écriture met en jeu et que Bernard Noël nommait « corps ».

Un corps que nous voulions toucher à chacune de nos visites en autant de papiers étalés sur les nombreuses tables-écrivains, en autant de désordres ordonnés par les jours.

Parfois nous contemplions la belle graphie, ronde, calme, ordonnée, reposée, endiguant le tourment d'avoir encore voulu dire. Encore la plume dessine un dehors qui accompagne le dedans, la cartographie mentale, puisque tout paysage, toute rencontre, toute lumière du soleil ou des étoiles se fait dépôt d'encre, soudain rend sa nuit.

Esther Tellermann, écrivain

Pour Bernard Noël

la voix

Je n'ai pas pu de suite, après la nouvelle de sa mort, écouter la voix de Bernard dans l'enregistrement d'un extrait des *Premiers Mots*.

David Chiesa qui l'avait reçu pour l'adaptation de cette œuvre au théâtre, me l'avait envoyé après avoir été informé de son décès.

Puis, après quelques jours, j'ai pu retrouver cette voix.

En elle transpire toute la quête qui a drainé son œuvre. De parole posée en parole posée, on sent comme un mouvement secret qui nous amènerait vers un horizon en suspens, un au-delà toujours à rejoindre, toujours au-devant de nous, mais où sitôt prononcés les vocables dits trouveraient dans ce mouvement, pas à pas, leur vraie place.

Pour ceux qui ont eu la chance de l'entendre, le souvenir de cette voix restera la clé peut-être la plus sûre, de l'accès à ses écrits.

l'œil

Si je me remémore son visage, j'y trouve cet œil d'épervier, très clair, perçant, qui traverse, met à nu et traque les apparences.

Impossible ici de ne pas évoquer l'alchimie poétique, cette écriture qui nous dépossède de notre confort d'évidences, et va toujours chercher l'envers derrière l'écorce du visible immédiat, ou du moins, de ce que nous croyons voir.

Dans le regard que portait Bernard sur notre société c'est la même acuité qui se révélait. Celle de l'auteur de la castration mentale, qui débusque avec le concept de « sensure » la perversion du langage du pouvoir et de ses impostures, par l'effacement de toute aspérité dans la surabondance du tout-se-vaut. Sur la question de la langue, s'est réalisée là une autopsie voisine de celle que Debord a menée à propos de la société du spectacle.

Il y a peu, on a lu sa contribution au numéro de *Lignes* sur les gilets jaunes, où il se situait à contre-courant du dédain d'une grande partie du monde intellectuel bien-pensant, en prenant clairement la défense d'une insurrection, dont il notait le refus d'ériger des représentants, à rebours des dérives historiques qui ont vu les révolutions basculer en régimes autoritaires.

la main

Cette lucidité critique a su souvent se faire amoureuse lorsqu'elle accompagnait le travail d'atelier des nombreux peintres qu'il a connu et avec lesquels il a mené des dialogues, aiguisés sans doute par sa propre pratique du dessin.

C'est le même aussi qui s'insurge contre la perte de la main supplantée en son travail par l'impérialisme de l'art conceptuel et les nouveaux usages de l'informatique.

le cœur et les pieds

Comment ce poète, déjà reconnu et célébré, prêta son temps, son écriture, sa pensée, au Théâtre de l'Acte, une bande de théâtres somme toute assez marginale, pour accepter de réinventer les dialogues accrochés à un canevas qui lui fut imposé.

Certes la catastrophe de Tchernobyl dont il était question l'interpellait fortement, mais cela n'impliquait pas la générosité qui fut la sienne de reprendre en charge notre édifice collectif, et de se placer là comme un simple artisan du verbe.

Un artisan qui a su opérer une transmutation étonnante, quand un simple geste, ou une phrase banale, s'élargissait soudain pour devenir la clé d'une vraie dramaturgie de la pensée. Ce fut *Le Prince de Legassov* – du nom de l'ingénieur en chef de la Centrale qui se suicida après l'événement. Il n'est pas simple de situer l'apport de Bernard au théâtre, que ce soit dans les monologues ou dans les pièces dialoguées ; on commencera donc par dire ce que n'est pas son écriture : psychologique.

Le théâtre de Bernard Noël est à la fois tragique et dialectique. Tragique parce qu'il pousse l'existence jusqu'au bord du vide, et dialectique parce qu'il se situe sur le plan de la pensée qu'il ré-ingurgite dans les tréfonds des corps mis en jeu, sans exclure pour autant l'humour.

Non pas un théâtre d'idée mais d'incarnation réflexive, plus proche d'Artaud que de Sartre.

Mais repassons dans les coulisses, et revenons à lui, lors de cette résidence à l'Abbaye des Dames ; tandis que les actrices et les acteurs traînaient à se lever le matin, c'était lui, le poète, qui se chargeait d'aller à la boulangerie chercher le pain du petit déjeuner.

Cette attention à l'autre, cette disponibilité, ne nous fut jamais refusée ; aussi bien quand il accepta de répondre par les *Onze voies de fait* aux *Onze agressions* de Bataille – un défi qu'il ressentit au départ comme un piège, mais dont il se délivra néanmoins brillamment –, ou quand à notre demande il vint parler de son œuvre dans son village d'origine, Sainte-Geneviève-sur-Argence, ou plus tard lorsqu'il traversa la France pour venir nous entretenir de Georg Trakl.

On a pu dire de lui, selon les mots de Jacques Ancet, qu'il était un mystique sans Dieu, mais on ajoutera aussitôt qu'il était de plein pied dans ce monde, avec une écoute aigüe pour tout ce qui l'entourait, les êtres et les choses, son jardin, ses arbres, ses livres, ses objets, sans parler des peintures qui l'entouraient...

J'ai vu, dans les Cévennes, avec quelle attention il construisait le bûcher pour l'hiver, sans qu'aucune bûche ne pousse sa tête d'un centimètre en dehors du tas, non par obligation domestique, mais comme officiant d'une sorte de rituel matériel qu'il servait amoureusement, sans s'économiser.

Il semble difficile, même si l'on tente d'écarter les rapports d'amitié que nous avons pu avoir, de séparer l'homme qu'il fut de l'œuvre qu'il laisse, une même cohérence les a réunis.

L'Aubrac d'où il vient est un pays de basalte, lui-même me semble aujourd'hui avoir été, et demeurer pour le futur, de cette unité minérale.

Michel Mathieu, comédien et metteur en scène

Bernard, l'ami cher dont nous partageons ici l'absence, avait écrit "J'envie les morts qui n'ont plus à mourir".

Puis... "les morts ne sont plus que des mots..."

Pour combler le manque, il nous faut donc maintenant remplacer Bernard par des mots. Les siens.

Mais, écrit-il encore "J'ai l'impression que les mots ne cessent d'ajouter un nouveau vêtement à ce qu'ils devraient avoir pour tâche de découvrir".

Et, fait-il dire à l'un de ses personnages des *Premiers Mots* "Tu devrais avaler un couteau à ouvrir les mots. Tu saurais peut-être enfin qu'ils sont vides. Tu comprendrais que le vide ne peut véhiculer que le vide, et que ce n'est pas la peine d'aller baver du vide sur ma tombe".

Envie de faire silence.

J'hésite. Je tourne autour.

Je retourne aux mots, à ses mots à lui, qui, vie et mort tressées, ne sont que présence et désir, nés d'un "appétit difficile à combler".

D'ami plus habité par la conscience de la mort je n'ai jamais eu.

D'autre ami à ce point questionné par le sens et le mouvement de la vie, je n'ai pas eu.

Je remercierai toujours le hasard, Bernard, qui a fait croiser nos chemins : un livre extrait d'un rayon de bibliothèque à cause de son titre, *Extraits du corps*. Après lecture, dans "un grand mutisme intérieur" partagé à distance, une première lettre, puis une correspondance s'en est suivie. Le temps pour moi de rejoindre un "Nous" épistolaire, amical, plastique et littéraire, et dans le même élan, un nous profondément social et donc rebelle, rêvant de révolution. Puis le temps pour toi d'approcher le travail éditorial de L'Amourier qui reçut rapidement ta confiance. De préfaces accordées en livres réalisés, chaque fois nous fut offert par toi, un point de vue décalé, au sens géographique du terme, qui ouvrait à la langue des perspectives inattendues.

La vie n'a jamais cessé d'entrer ainsi dans tes livres... désir et plaisir d'écrire se confondant. Jusqu'au bout, avais-tu prédit, craignant que l'écriture ne s'arrête avant toi, te laissant impuissant et démuné...

Aussi résolu qu' impatient, tu as suivi de près, malgré la fatigue de ces derniers mois, la mise en œuvre de la nouvelle édition – tant attendue – de ton *Dictionnaire de la Commune*. L'ardeur de ton vœu le plus cher m'a pressée à te l'apporter jusqu'en ta demeure.

Ô que tes yeux lentement ont dit le ravissement. Et tes mains le remerciement, avant que n'affleurent ces mots "Je suis impressionné de le tenir enfin".

Huit jours après, tu partais.

Sur ta tombe, repose une rose rouge.

Adieu l'ami. Et merci de nous avoir laissé en partage la claire *voyance* de tes mots.

Que le vent les porte.

Bernadette Griot, éditrice à L'Amourier

De la part de « Bernardo el fotografo »

Parler de l'ami Bernard Noël..... Des écrivains merveilleux l'ont fait.....
des témoignages bouleversants.....

Ce que je peux dire, c'est à quel point il était attentif à la photographie et aux photographes
dont il appréciait les images. Cette ouverture de sa part était si belle !!!
D'ailleurs il était attentif, ouvert aux autres, tout le temps : quelle qualité exceptionnelle !

Quand je parlais de photographie, par exemple quand j'avais des stagiaires, je citais toujours
en tête deux livres dont la philosophie était essentielle, incontournable :
Le *Journal du regard*, de Bernard, et les *Notes sur le cinématographe* de Robert Bresson :
je pense que ce jumelage lui aurait plu : même rigueur, même sincérité, même passion.
Je le cite : « Le visible ne cesse de transformer l'expérience intérieure en expérience extérieure,
et réciproquement. »
Le photographe Robert Frank pensait pareil ; le poète Roberto Juarroz aussi.
Ou aussi : « L'œil est l'organe du sens. »

Quand je voyais une de ses lettres arriver, avec sa petite écriture reconnaissable immédiatement,
j'arrêtais tout ce que je faisais d'autre pour la lire calmement, la savourer : et chaque fois,
c'était si beau que l'émotion me saisissait : il disait de si belles choses sur mes petites
photographies, que ça me chamboulait !!!

Le connaître, mieux même, avoir la chance de pouvoir correspondre avec lui,
m'a beaucoup aidé à vivre la photographie. Jusqu'à la fin, la correspondance a continué.

Pour moi, quand quelqu'un disparaît mais a été un tel maître, la mort n'existe pas.....!
Il est là, avec nous, pour toujours, vous le savez.....

Bernard Plossu, photographe

Bernard

Je te vis un jour en arrêt devant un gisant de pierre, l'observer, le caresser. Tu semblais revenir d'un long voyage et cette chapelle était devenue un lieu familier. Pour te taquiner, je te disais une nouvelle fois que tu étais un médiéval occupé à rejoindre une contrée dans laquelle la marche se faisait à pied plus souvent qu'à cheval, dormant et séjournant dans les abbayes réputées pour leurs grimoires où avaient été recopiées dans des encres empoisonnées les pensées des philosophes et les visions de mystiques.

On te recherchait. Ton savoir et ton talent étaient immenses. Dès que tu paraissais devant le frère portier, c'était l'effervescence. Les jeunes moines essayaient de t'apercevoir du haut de l'escalier d'honneur. Quand ils pouvaient t'approcher, tu les regardais avec douceur et les encourageais à te dire leurs espoirs et leurs doutes.

Tu écrivais seul dans ta cellule, tu retranscrivais les erreurs de Pères en les barrant, tu traçais dans les marges les idées qui avaient surgi de ta plume, les façonnant comme les organes de ce corps que tu avais ouvert à la lueur des torches malgré les interdits, puis les frôlant comme le font de l'air les oiseaux.

Après laudes, dans la grande salle du chapitre, on te demandait de lire tes rêves, tes désirs, tes aspirations. Ta voix profonde et ferme leur donnait formes visibles et arrondissait ces mots jetés en guirlandes dont les fronts des assistants semblaient se ceindre.

Été comme hiver, tu marchais toujours. Parfois, tes pas te conduisaient à la mer. Tu t'en détournais. Tu préférerais le ciel levé sur les terres arides et les chemins dans les forêts.

Ton amour des pierres te conduisait loin au bout du monde. Et là-bas, tu retrouvais d'autres hommes assis ou penchés, triturant de leurs bâtons les herbes folles, pour y trouver des traces des mystères disparus. Ils se retournaient et, te reconnaissant comme l'un des leurs, ils t'invitaient dans leurs domaines : l'un t'initia à la gnose, un autre tenta de te faire atteindre l'Objet, un autre t'enseigna la symbolique des nombres, un autre te guida dans les méandres de la géomancie, un kabbaliste te fit plonger dans le Jourdain, un autre te transporta par jeu au sommet d'une colline. Tu les écoutais avec attention, puis en voyant un sourire se dessiner sur tes lèvres, ils se mettaient à redouter que leurs dires aient manqué de charme et de sincérité.

Pour effacer leur peur, ils te recevaient en leurs royaumes pour des festins raffinés. Ils y conviaient des mages, des chœurs d'enfants, des femmes alanguies que tu retrouvais la nuit tombée dans ta couche. Elles se donnaient à toi et tu recevais leur flamme avec douceur.

Il arriva qu'un sage te pria de le suivre sur un chemin escarpé. Tu le suivis en trotinant mais tu arrivas avant lui à son ermitage. Il te fit asseoir et ferma les yeux. Il se mit à genoux. Durant trois jours, tu le regardas immobile. Une nuée blanche traversa ton crâne. Tu le rejoignis trois autres jours dans son attitude. Le septième, le sage se retira dans sa cabane. Tu t'allonges sur le sol. Tu entendis des grelots. Un troupeau venait vers toi. Une bergère se pencha et te donna à boire de son lait. Elle se colla contre ton corps et s'offrit à toi en riant. Tu compris ce qu'était Dieu.

Tu avais fait halte dans cures, couvents, moûtiers. Tu t'étais blotti en confiance dans l'ombre des églises massives, rondes, resserrées, accrochées à des blocs de granite. Et pourtant, rien n'était pour toi plus agréable que d'arriver dans les villes où l'on travaillait aux chantiers des nouvelles cathédrales. Les va-et-vient des carriers, les coups donnés par les tailleurs, les cris des muletiers,

tout créait une musique dont le rythme impair ressemblait à celui de tes pas. Tu fus le premier à l'introduire dans les laisses de tes chants.

Là-bas, dans des hangars de fortune, tu rencontrais moult maîtres *ès arts*. Tu étais assis, tu les regardais. Souvent l'un d'eux te demandait un service ou même te confiait une tâche subalterne. Tu pris l'habitude de créer directement des images. On te confia aussi des parchemins sur lesquels tu décrivais les travaux que tu admirais. Tu demandais aux artistes (verriers, sculpteurs, géomètres, coloristes...) de t'expliquer leurs techniques et leurs tours. Certains, grâce à toi, purent les traduire dans tes mots. Tu saisis alors qu'un corps est aussi une pensée. On prit enfin l'habitude de t'offrir un cartouche sur lequel tu gravais un poème. On le scellait dans la pierre. Tu étais le seul à connaître le sens de cette parole que les autres croyaient adressée à Dieu.

Et les pauvres harassés par les labeurs ? Tu te rendais dans leurs campements de fortune, tes amis te soutenant quand la fatigue te serrait le col. Tu les écoutais. Ils te demandaient que faire. Tu les apaisais par de grands gestes gracieux. Le paradis était devant eux. Il fallait marcher ensemble pour le retrouver et, sans doute, le reconstruire. Certains t'aimaient de le dire. Les plus nombreux fermaient les yeux, honteux de ne pas vouloir imaginer ce que ta parole engageait.

Une fois, pourtant, tu rencontrais cet Eden. Et peut-être était-ce un songe. Oui, tu le rencontrais dans une courée où des gens prolongeaient l'enseignement d'Adam. Tu consolidas et approfondis tes idées à leur contact autant mental que physique. Tu changeas de nom. Tu écrivis un traité. Il les marqua à un tel point qu'ils voulurent faire de toi une sorte de pape. Tu t'enfuis malgré le bonheur partagé avec eux. Un libraire en fit un livre que tu signas en changeant de prénom comme les frères prêcheurs. Il fut illustré par celui que tu aimas comme une énigme vivante dont les figures et les discours te bouleversaient. Il vola dans le ciel avant de s'écraser sur le sol. Le vide de son corps absent effaça en toi l'idée de Dieu et fut pour toi une plaie plus suppurante encore que celle du roi méhaigné. Tu te détournas des oiseaux.

Tu poursuivis ta quête, luttas contre les forts, dédaignas les injustices, triomphas des maléfices, affrontas les roueries que les clercs inventaient pour te perdre. Ton armure de pierre repoussait les ennemis déchaînés. Tu te mis au service des réprouvés, avançant vaillamment dans les tourments. Tes fidèles, hommes et femmes, savaient combien ta bonté ne souffrait nulle faiblesse. S'ils prenaient plumes ou stylets, ils essayaient de se hisser à ta hauteur et n'en étaient jamais sûrs.

Quand l'âge et la maladie sont venus te rappeler ton essence humaine, tu t'es retiré dans ton logis. Attentif aux tiens, tu les rassurais, les chérissais, les aimais malgré tes douleurs. Certains venaient te rendre visite ou envoyaient des messagers porteurs de missives et de présents. Puis, une terrible épidémie s'abattit sur le monde et le rendit mutique.

Tu restais silencieux et pensant devant les arbres du parc qui paraissaient avec l'aurore dans l'encadrement de la fenêtre. Un jour, un oiseau frappa du bec à la vitre. Tu voulus le chasser avant de prendre le parchemin qu'il tenait dans son bec. C'était le dessin d'un arbre offert par un ami qui vivait dans une forêt. Chaque jour, l'oiseau parut, chaque jour, tu écrivais un poème. Puis, tu devins un arbre toi-même, un arbre aux fortes racines rendu maintenant à l'invisible.

J'aimerais tant que le navire qui t'emporte n'atteigne jamais son dernier port.

Hervé Carn, écrivain

Comment traduire ?

C'était peut-être notre question clé,

et maintenant qu'il s'agit d'écrire un hommage à Bernard, je me la pose à nouveau devant les mots qui se dérobent, car le plus précieux de notre lien n'était pas dans la connaissance ni la reconnaissance, dans les œuvres, mots ou lettres, mais dans cette chose insaisissable et pourtant bien sensible qui nous tenait d'emblée dans un profond attachement.

Insaisissable c'était aussi notre mot,

et on se demandait comment l'éclairer et comment toucher la fleur de l'invisible, quel rayon oblique la relèverait brièvement pour surprendre le regard et le faire ainsi entrer dans l'intimité de la lumière. Et ensuite, comment transvaser l'innommé entre les espaces du dedans et du dehors et voguer entre les langues pour faire preuve de cette part du réel qui nous semblait essentielle et qui pourtant s'en échappait.

Échappés du regard,

c'était d'ailleurs le titre d'une création chorégraphique inspirée de notre rencontre sur le territoire de la pensée visuelle si bien cristallisée dans le *Journal du regard*, le livre déclencheur d'un bouquet d'élans et d'un éventail d'inspirations, où le corps devenait l'œil suprême dans le noir et le réservoir de la conscience inédite, et où les mouvements dessinaient l'ébauche d'un espace infini.

Mais il y avait aussi ces autres ombres, quel mot pour elles,

celles des injustices sociales, celles du mal du monde qu'il portait au ventre comme fardeau de notre espèce, et comment expliquer qu'en dépit de ces ténèbres qui l'habitaient, il suscitait autant d'espoir et de joie sur son chemin, ou est-ce la raison même de cette luminosité révélatrice qu'était sa pensée, comme arrachée des limbes de la faillite humaine pour mieux sublimer la puissance d'une intelligence salutaire.

Et enfin comment traduire

cet amour que Bernard nous inspirait à toutes et à tous, dès le moment où sa généreuse présence nous avait effleurés, et dans le même mouvement embarqués dans un cheminement complice, où nous marchions encouragés et éclairés de l'attention réciproque.

Mais l'amour ne meurt pas, et même si la présence change quelque peu de consistance, pendant que je cherche mes mots, Bernard s'en amuse et me souffle : tout est là !

Mai 2021

Martina Kramer, plasticienne, éditrice à L'Ollave et traductrice en croate

À Bernard Noël

Tu vas manquer dans tous nos paysages.
À toi, Bernard, déjà dans le silence habité des pierres
et la beauté des gisants, ces quelques mots, *in aera*...

J'aurais aimé, une fois encore, te voir
traverser la fenêtre du Site transitoire...

En Italie, quand je chercherai ta pierre
dans la carrière de basalte, à Bagno-Reggio,
j'écouterai ta voix, et je suivrai ton regard
se poser sur l'une d'entre elles.
Je serai attentif à l'ami qui m'a tant offert,
cet ami dont les mots, dans sa langue
souvent désespérée mais si vivante et exigeante,
pouvaient aider à se tenir debout.

À ta façon de poser ta main sur une pierre
je voyais bien que tu faisais corps avec elle.

À ton sourire, Bernard, et à ta voix si douce
et grave aussi, où la mélancolie soulignait
si bien le massacre de la beauté dans notre présent malade.

Comme si tu voulais qu'ils s'effacent aussitôt prononcés,
c'est avec l'air que tu sculptais les mots de tes poèmes.
Ce beau désespoir entre les lignes,
par quelle grâce donnait-il tant à voir et toucher ?

Dans un Nulle-part sans éditeur pour consigner tes mots,
à nous de les entendre ou de les lire
dans les buées, les ombres et le vent
que tu invoquais si souvent.

Jean-Paul Philippe, sculpteur

Avec *Les Premiers Mots*

Je ne me souviens plus quelle a été pour moi la première lecture d'un texte de Bernard Noël. Je suppose que ce doit être *Le Château de Cène*. Au sortir du lycée, je crois dans l'édition de L'Arpenteur. Mais je me demande si ce n'est pas un livre plus rare : *Suite Fenosa* de Bernard Noël et Bernard Vargaftig. Les deux écrivains sont liés aux découvertes estudiantines. Et ce « silence / au milieu de la vue », pris à l'initiale de « La statue d'élan » (*Suite Fenosa*, p. 15.) renvoie au *Journal du regard* et me fait apparaître les deux poètes en surimpression, avec l'élanement des lavis de Fenosa, dans l'édition Ryôan-ji (1987). On se souvient d'ailleurs que Vargaftig a publié, en 1990, *Voici ou un souffle à travers Journal du regard de Bernard Noël*, avec des dessins d'Olivier Debré.

Comment une œuvre devient présente, devient indispensable, devient une référence qui surgit, qui fait voir le monde, qui fait qu'on ne voit plus le monde comme avant, c'est mystérieux. Et les détours de la mémoire reconstituent un tableau dans lequel ce que Claude Ollier appelait *une histoire illisible* prend sens par la lecture recommencée des œuvres.

Je ne sais donc pas quelle est l'origine de mon histoire avec les livres de Bernard Noël, je n'ai aucune hésitation pour nommer le volume vers lequel je me tourne le plus souvent, l'œuvre qui s'allume quand je pense à lui.

Ce sont *Les Premiers Mots*, livre qui, aujourd'hui, prélude aux monologues de *La Comédie intime*, le quatrième volume des *Œuvres*.

Les Premiers Mots, ça a d'abord été le choc d'une lecture qui happe et qui, depuis les quatre premières phrases, – « Tu ne cries pas. Tu ne crieras pas. Tu sens une buée montée de ta bouche. Tu fixes obstinément le même point blanc. » (*La Comédie intime*, p. 23) –, entraîne jusqu'au chiasme final qui enroule en sens inverse les quatre premières phrases du livre. Comme pour dire que la fin est le commencement.

Il y a, là, quelque chose d'une musique, âpre et infinie. Et ma première lecture, absolument ignorante de tout l'arrière-plan du livre (je ne connaissais pas l'œuvre de Lunven), ne comprenait guère qu'on puisse appeler un tel ouvrage « roman ». C'était une fiction peut-être, c'était surtout – et je crois que ça le reste aujourd'hui – parmi les plus beaux poèmes en prose que je connaisse.

À l'impression d'un récit limpide (après le suicide de son amant peintre, une jeune femme rend visite à un ami de celui-ci, qu'elle ne connaît pas, pour se confronter à cette mort), s'ajoutait la force des pronoms comme une sorte de tour d'écrou au « Oui ou non répondez » de *L'Inquisiteur* de Pinget (1962) ou au « Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre » de *La Modification* (1957). C'était, pour moi, une action inouïe sur le langage, une sortie hors du roman, comme il y en a, même si très différente, dans l'œuvre de Claude Ollier, quasi au même moment.

Le poème en prose (si l'on accepte cette dénomination pour *Les Premiers Mots*) me confrontait à des instances narratives autonomes : « je » comme la parole de la jeune femme, « vous » comme celle de l'ami, « il » marquant le disparu. Cela prenait la main du lecteur pour une lecture d'une traite de tout l'ouvrage. Et cela se mêlait, dans une hybridation fascinante.

J'ai toujours lu, depuis, *Les Premiers Mots*, sans faire la moindre pause. Et dans ce geste, c'est quasi toute ma relation avec Bernard Noël qui se concentre.

Outre l'autonomie verbale incluse dans les instances narratives des *Premiers Mots*, ce qui me frappe, ce qui n'a cessé de me saisir depuis, c'est leur manière de diffuser dans le corps. Ce dernier est comme traversé par ce qui formule exactement – mais sans l'imposer par le poids d'une quelconque expérience personnelle – les tensions de l'écriture : « Vous auriez également découvert que l'écriture relève davantage de l'absence que de la présence, et que c'est d'ailleurs ce décalage qui ouvre en elle une fêlure propice au plaisir, ou au tourment d'écrire. » (*La Comédie intime*, p. 70). J'ai toujours reçu cette phrase comme une sorte d'art poétique rentré, qui ne met rien sur un piédestal et qui fait signe (si l'on peut encore oser cette expression) vers aujourd'hui. Et c'est pour cette raison que ce livre est le seul que je lui ai demandé de me dédicacer, alors que je ne cours généralement pas après les dédicaces...

Bernard Noël est souvent revenu sur l'importance des *Premiers Mots*. Notamment, dans un dialogue avec Jean-Marie Le Sidaner, pour dire – en résonnance avec Bataille – comment « les pronoms commandent l'écriture, la produisent et font que ses matériaux s'agrègent et prennent. » (*La Place de l'autre*, p. 140). C'est bien ce sentiment d'une matière qui se constitue et qui saisit à la lecture. Il y a également une manière de permettre à celles et ceux qui lisent de construire le sens, sans que ce soit jamais une injonction.

Les lecteurs, en effet, se retrouvent un peu comme ce que la jeune femme dit de celui qui est mort : « J'avais le sentiment d'une complétude tandis que sa voix établissait, de moi qui ne disais rien à l'autre qui pensait pour lui, une circulation dont nous étions le centre aussi bien que les diamètres croisés. » (*La Comédie intime*, p. 82) Il ne s'agit pas d'une acceptation paradoxale, il s'agit peut-être d'une acceptation dialectique. Et le dialogue est actif, si je peux dire, de chaque côté du livre.

Voilà pourquoi aussi, dans l'entretien avec Jacques Ancet, Bernard Noël affirme : « C'est mon véritable livre fondateur – ou refondateur – écrit dans la révélation de la mort, à la suite du suicide de François Lunven, mon ami. Sa mort fut ma mort parce que l'écriture m'a jeté dans le Tu ». (*La Place de l'autre*, p. 168) C'est évidemment pour cette raison que le livre a été placé en tête du volume de *La Comédie intime*. Parce qu'il est, selon Stéphane Bikialo, « comme la source des monologues » (*La Comédie intime*, p. 11)

Mais *Les Premiers Mots* me semblent aussi présider à d'autres textes comme *Le double jeu du tu* avec Jean Frémon ou, comme le poème qui ouvre *La Chute des temps* : « Il y a un dévoilement, puis le silence, puis le vide : une sorte de lavement mental. Ensuite, peut advenir une précipitation » (*La Chute des temps*, Poésie/Gallimard p. 9). J'ai le sentiment que ce poème surgit, en fait, de la convergence des instances pronominales des *Premiers Mots*.

Le livre *Les Premiers Mots* active donc cette précipitation ; c'est ce qui lui donne ce rôle originel et, d'une certaine manière, c'est aussi ce qui a commandé le recueil *François Lunven* (Fata Morgana, 2019). On peut lire, par exemple, au début du « retour de Lunven », cette phrase : « Quelque chose se joue durablement du côté de cette chimère où la vie s'use à imaginer la fin de l'absence. » (*François Lunven*, p. 41). Comment ne pas lire cette phrase comme un résumé, une concrétion presque, des *Premiers Mots* ?

C'est donc l'impression que toute l'œuvre de Bernard Noël tourne autour du centre absent qu'est le suicide de François Lunven qui me fait donner au « roman » de la collection « Textes », une valeur primordiale.

Dans la note biographique qui accompagne les deux volumes de la collection « Poésie », chez Gallimard, on lit que la « biographie s'arrête aux actes publics que sont les publications. » Le « roman » *Les Premiers Mots* constitue donc un acte public majeur de Bernard Noël. La lecture, souvent reprise, paraît, à chaque fois, réédifier l'espace, en donnant accès à la voix de Bernard Noël, dans le secret même de son retrait.

Cette voix est d'autant plus présente que le 20 décembre dernier, à Mauregny, après avoir déjeuné, discuté, parlé de *François Lunven* (pour lequel j'avais, sur ce même site, écrit un article), Bernard m'expliqua que c'était une réédition récente des *Premiers Mots* (celle de 2003, je pense, à moins que ce ne soit *La Comédie intime*, en 2015) qui l'avait incité à rassembler les textes écrits sur Lunven. Et, au moment de partir, avec la complicité d'Eliane Kirscher, j'ai eu le plaisir de recevoir un dessin de Lunven sur papier calque. Pour moi, ce dessin est cette présence absence qui permet un dialogue continué, dans l'ouvert de chaque lecture et dans l'espoir des volumes suivants de son œuvre complète.

Alexis Pelletier, poète

Bernard Noël, être pour l'Autre (Souvenirs d'une amitié)

Parler de Bernard Noël peu après son départ est difficile, car de son être émanait une telle présence que l'imaginer disparu semble presque inconcevable. Je le saisis immédiatement lors de notre première rencontre à Florence, en 1992, à l'occasion de la parution de ma traduction du *Journal du regard* : sa gentillesse, son écoute sensible me furent dès le début tellement amicaux que je compris que cette rencontre allait changer ma vie. Et ce fut bien ainsi. Le traduire, écrire des études sur son œuvre que je découvrais peu à peu comme un trésor précieux et inquiétant à la fois, qui interrogeait le sens sans se cacher les leurres des c/sensures, fut la découverte d'un monde fascinant et mystérieux dont les limites paraissaient insaisissables.

Je me rappelle avec un plaisir particulier mes séjours chez lui à la Villa de l'Adour en 1994-1995 : assis près du feu, on ne voyait pas le temps passer, il me parlait de son travail par des mots dont les pauses étaient aussi éloquentes que le verbe. J'écoutais son discours entrecoupé par mes questions alors bien timides et je comprenais que les silences étaient parties du corps de cette matière verbale dont il aurait voulu voir « suinter de la pensée ». La poétique du regard, l'imagerie mentale, ces vibrations de l'air où s'accomplissait devant Matisse l'intuition majeure d'une transparence possible permettant de voir « derrière son dos », tout cela agissait en moi comme un déclencheur qui m'ouvrait un univers physique, sensible, émouvant. C'était bien par la voix de l'écrit, comme l'aurait dit notre ami Henri Meschonnic, que ses mots franchissaient le seuil de l'innommable pour célébrer *une messe blanche*. L'après-midi, dans la cuisine, après le repas qu'il m'avait préparé, on avait longtemps discuté sur mes traductions de sa première anthologie poétique italienne à laquelle je travaillais, puis Bernard soudain se mit à me parler d'un de mes poèmes sur Jean Genet qu'il tenta même de traduire, signe que dans la relation il n'y avait pas que lui, que ce que j'écrivais était pour lui aussi important. Ce fut la première manifestation d'un intérêt pour mon écriture, dont ma traduction de ses textes n'était qu'un aspect et qu'il renouvela constamment dans le temps ; les livres d'artiste qu'on réalisa à L'Attentive, grâce à Éliane, sa préface de mon *Le Corps du sable* furent des étapes fondamentales de la construction d'une conscience de moi en tant qu'écrivain qui avait reconnu en lui un maître d'écriture, mais surtout un exemple d'éthique, celle du temps partagé en travaillant ensemble, *coude à coude*, nom d'une de ses collections de livres manuscrits. Là, je compris que l'Un de Bernard était toujours deux, que sa générosité était le partage sincère d'une expérience commune, que le *commun* (oui, celui de la *Commune de Paris* à laquelle il consacra de longues études) était une valeur, l'espoir d'un sujet *pluriel* (*Monologue du nous*) qui aurait su faire face à la violence de tout abus de langage.

Depuis, ce furent plusieurs lectures *en commun*, à deux voix, en France comme en Italie, je me rappelle des lieux comme des étapes d'un périple source d'un bonheur éblouissant (Florence, Milan au Piccolo Teatro de Strehler et avec mes étudiants dans un atelier de traduction collective, Bologne, Côme, Sienne, Naples, Gênes, Rodez, Carcassonne, Paris, Lyon...) : partout le miracle de sa voix, si profonde et comme retenue par un souffle du dedans, espace blanc voilé d'ombres, de fulgurations soudaines, d'un amour si fort que le mot même d'amour ne suffirait pas à le dire. J'aimerais également évoquer deux autres moments emblématiques de cette attention vers l'autre, qui furent pour moi une partie marquante de son œuvre : la soirée/nuitée de lecture à Saint-Denis pour le centenaire de la naissance de Paul Éluard en 1995, avec la publication de *Qu'est-ce que la poésie* chez Jean-Michel Place (qui réunit par ses soins des poètes de tous bords, je lui dois les belles rencontres, entre autres, de Mohammed Bennis, d'Israël Eliraz, de Démosthènes Agrafiotis, de Jacques Ancet...), et le Colloque de Cerisy que j'organisai en 2005 en Normandie : le long de trois ans de préparation, Bernard ne me fit pas manquer un seul jour de ses conseils, de sa présence amicale et sensible, de son aide constante, lors même de mon séjour dans les Cévennes en 2003 qui fut l'occasion de découvrir des paysages si suggestifs et solitaires tellement

propres à son inspiration. Il en fut de même pendant la semaine du Colloque; il ne perdit pas une seule minute de chaque intervention, avec son écoute toujours modeste et quasi incrédule face à l'attention critique que nous tous portions à l'importance de son œuvre si inépuisable, capable de faire de nous ce *Nous* espéré et possible. C'est pourquoi sa mort est celle de l'auteur du *Poème des morts*, que je viens de traduire en italien : on y lit que « la maladie de la mort est courante / pas de loi pour la mettre en quarantaine ». Ce qui me fait dire que sans lui c'est peut-être nous, maintenant, les morts, inconsolables, et que lui, il vivra à jamais, dans « l'interminable ».

Fabio Scotto, écrivain et traducteur en italien

Ta voix, Bernard, m'a réveillée — œil droit — ces deux mots
là les avais-je rêvés ? si réelle ta voix
surgie de la radio (du portable collé presque
à l'oreille — un podcast* bien sûr je m'en souviens mais)
tout de même — œil droit ! — le mien saigne (a saigné il est
sauf ne fuit pas — ce qui coule vient d'autour) — terrible
envie d'appeler — je sais que tu voudrais savoir.

Tu parles à présent du rouge de la couverture
— tu dis comme tu l'aimes et je l'aime avec toi — tu
nommes grâce le toucher du regard tu dis les
yeux ne sont pas vides — ce sont eux qui font les choses
belles — tu dis Éros est dieu de la fiction — seul
dieu qui reste — les autres ont été déplumés.

Tu dis plusieurs fois le mot grâce — tu avais lu
ton *Jour de grâce* justement quand nous nous étions
rencontrés — je devais t'offrir le mien (son récit)
si différent et proche mais je ne l'ai jamais
fini (comment supportais-tu d'ailleurs mon horrible
graphie ? — la tienne (comme ta voix) la grâce même !)

Tu dis la langue est l'aile de l'ange — si je dis
comme cela sans y penser dis-tu — la fiction
se réalise quand elle est pratiquée avec
assez d'abandon — dans cet espace voué à
la présence et non à la maîtrise l'écriture
est l'aile de l'ange dis-tu — tu nommes alors
Mallarmé — qui ne travaillait pas pour le journal.

Nous vivons avec les vivants et les morts nous sommes
vivants parmi les morts depuis le commencement
c'est si fort de t'entendre nous le dire autrement :
nos *yeux ne sont pas vides* — grâce à eux — *grâce* à toi...
— l'écrire ici à la fois m'apaise et me déchire.

Florence Pazzottu, poète et cinéaste

** Il s'agit de l'émission d'Alain Veinstein Du jour au lendemain, sur France Culture, première diffusion le 16 avril 2010 à l'occasion de la parution des Œuvres I : Les Plumes d'Éros chez P.O.L.*

Mardi 20 avril 2021

Dans cette saison covid numéro je ne sais plus quoi
Par ces temps de pandémie, même les brèves de comptoir font silence
Une inquiétude radieuse fait le bonheur des colombes et des pigeons
Cette Arcadie réactive de vieux souvenirs visuels
Paillettes jaunes, vertes et bleues des plateaux pop qui disaient révolution
Alors que la scène hégémonique vaporisait la couleur lilas des sourires transatlantiques
Tressages confondus des non-dits de l'enseignement et des médias
Droite /gauche flotte au vent, au service de l'utile comptable
Rien puisque le terme même de désir s'agenouille devant la sacrée famille
Les je t'aime infiniment pactisent avec des gracieusetés pédagogiques.
Même le camarade Badiou ne dit à peu près rien des tressages de l'amour
Seuls, les mots sans soutien-gorge de Bernard ont psalmodié les conditions du Nous
Mais silence radio sur les journaux du matin et du soir, il n'est pas assez rock.
Maison des Métallos : Bernard Stiegler et le chœur des féministes ne savaient que faire de son
intime désespoir
Sur le plateau, Bernard recroquevillé dans ses épaules ne pouvait que s'excuser de porter un
regard de vieillard sur la vie comme elle va...

Mercredi 21 Avril 2021

Dans mon guignol hallucinatoire, je mets l'oscillation vague de mes songeries dans la brouette du
tressage.

Arrêt sur image – cette dernière toilette rend lointaine l'odeur de ces glissades fugitives
impossibles à contresigner
Pourquoi le motif de l'odeur corporelle vient-il ce matin à ma pensée ?
Sinon pour intriquer mon chagrin dans le présent de ses derniers moments.

Mentalement c'est le contre-lieu radical
La dernière toilette, ce privilège immémorial confié généralement aux femmes
Même le grand homme à la fin, comme tout un chacun, appelle la minute de silence
Et certainement pas des goulées sensibles de plumitif
Degas, Manet, et quelques autres auraient prononcé des perles définitives pour marier la mort
avec la vie.
Mais même le brave Marcel n'a jamais confondu l'odeur Jules du cloître sexuel et celle d'un
coffre-fort posé sur un frigidaire.

D'Hadewijch d'Anvers à Marcel Proust, l'odeur du corps coagule les rires pour donner chair au
chant.

On ne va pas en faire un fromage, mais pour moi ce matin, la pénétration chaste de l'odeur de la
dernière toilette m'apparaît comme le modèle d'une érotique au présent.
Cet éros qui relie le plus intime au collectif fut peut-être plus simple à partager hier, dans les
psaumes ou dans le récitatif du cantique des cantiques
Mais peu importe, Nom de Dieu –
Car samedi à Mauregny-en-Haye, nous étions rassemblés dans un chagrin laïque

Ce qui m'a frappé dans les nombreux témoignages c'est l'absence de l'importance extrême de la sexualité dans son œuvre, depuis toujours

Pourtant, c'est bien là dans la proximité du Chemin des Dames, qu'il avait choisi de vivre et de mourir

Peut-être que même ses amis poètes ont eu le sifflet coupé devant l'étendue d'Éros violent dans son œuvre

Cette dimension semble être passée à la trappe de nos voix alors que nous n'entendrons plus la douceur timbrée de sa parole

À présent seul le livre témoigne devant son cercueil

Il savait faire passer la douce et gentille obstination patiente de ses mots classiquement mesurés pour nous promener autour du creux central, que nous, nous nous employons à recouvrir

Seul, Bernard savait écarter délicatement les pétales des postures pour donner à entendre la langue nouvelle d'un Nous

Puisqu'à présent il faut enterrer ces notions disqualifiées par nos pratiques conservatrices et reconstruire une langue

Si ses vieux amis n'ont pu dire devant sa dépouille – Dieu sait pourquoi – que les splendeurs resserrées de son écriture furent continûment investies par l'extrême violence de la chose sexuelle, peut-être cette aphasie fait-elle symptôme de notre soumission à l'étendue d'une propagande publicitaire encore et toujours féroce familialiste.

Durant les longues journées passées ensemble, que ce soit autour de la table de cuisine ou dans l'atelier, dans nos disputations, moi posté sur mon échelle alors que lui écrivait des mots soigneusement alignés dans son cahier gris, la forme sanctuaire de l'amitié libertaire qui nous liait reste marquée par le souvenir de ce désespoir commun devant l'hypocrisie sociale, plus prompte à dénoncer les abstractions sauvages du capitalisme financier, qu'à prendre la mesure de notre complicité devant l'effectuation puritaine et pornographique de la chose sexuelle.

Aussi, dans le souvenir de cette douce lumière de printemps frisquet, je ne peux que répéter – à la suite de Katharina Crespo Ocampo – Bernard, oui, nous t'aimons.

François Rouan, peintre, photographe et cinéaste

Les premiers mots

Je rêve d'un *Dictionnaire* qui saisisrait les mots tels les personnages d'un champ gravitationnel, celui du roman de l'œuvre. S'avanceraient les mots premiers, comme il y a les nombres premiers que les livres affectionnent particulièrement (*Le Double Jeu du tu*, *Onze voies de fait*, *Treize cases du je*, *Le 19 octobre 1977...*) Les premiers mots ne sont-ils pas reconnaissables d'être aussi les derniers ?

Avenir : *La Face de silence* (1967) s'inaugure par « Des mots », un texte que reprendra *Le Lieu des signes* et que lance cette épigraphe : « Que de nuits, que de nuits d'avenir / à qui aura le dernier mot » (Jules Laforgue). Que de nuits, que de nuits de lecture, en attendant.

Chute : Les mots ne tombent pas, pourtant la chute en est le ciel, ou l'arrière-pays, et la poésie se rend à « cette sacrée verticalité » (*Le 19 octobre 1977*). Mais, dès l'épigraphe de *La Chute des temps*, la nuit se retourne en azur. Dès lors la contre-chute s'organise, dans un mouvement qui remonte du toucher au regard : « nous tendons la main / et la chaleur fait tout là-bas / un tremblement / qui caresse la peau des yeux » (derniers mots de *La Chute des temps*).

Correspondances : Ce mot baudelairien est « parfait » comme un titre : celui d'une revue émise depuis Laon, au même format que *Genèse de l'arbre*, poèmes en correspondances avec *Le Roman d'Adam et Ève* et avec la pièce *Adam et Ève*, adaptée de Boulgakov. Les volumes rouges des « Œuvres complètes » (chez P.O.L.) généralisent le décroisement. Des « Correspondances », hormis, sous ce titre, les lettres échangées avec Georges Perros (éditions Unes), on n'a encore rien lu. De la partie immergée de l'iceberg, on n'a encore rien vu.

Doète : Des mots furent forgés, non par jeu, mais par nécessité : « Sensure », par exemple. Mais se souvient-on du doète, au seuil de *La Place de l'autre* (*Œuvres III*) ? Une certitude cependant : qui a vu la « Face de silence » verra le dos des mots.

Lettre : Correspondances vient au pluriel, et lettre au singulier. Si « celui qui lit compte les lettres », comme l'enseigne *Un livre de fables* qu'il faut sans doute prendre au mot, celui qui écrit est homme de la lettre. À la fin de *La Rumeur de l'air* (Fata Morgana) le « Portrait » se retire dans l'énigme, et finalement dans l'air : « où est la lettre ? (...) de chaque mort / nous attendons le secret de la vie / le dernier souffle emporte / la lettre manquante // elle s'envole derrière le visage / elle se cache au milieu du nom ».

Lumière : La glace fond comme « coule l'ombre / à travers nous / l'ombre claire ». Cette coulée « transmise par l'étreinte amicale » et qui « remonte dans les yeux » (*La Chute des temps*) se ressource à deux fontaines. L'une chante chez Nerval, à Plailly, presque au bout des *Œuvres IV* (*La Comédie intime*), l'autre réveille le pays tu au terme des *Œuvres I* (*Les Plumes d'Éros*) : « dans le contact léger qui remontait vers mon âme, j'ai senti qu'en échange de l'eau, je recevais la lumière ».

Lune : Au commencement « La lune émergeait de la mer » (incipit du *Château de Cène*). Lune brillait au féminin, quand L'un, qui avait changé de prénom, dissimulait son nom. Ensemble ils appelèrent L'autre et furent trois. Plus tard, l'autre de l'autre les a rejoints, *La Comédie intime* fut scellée par le « Nous-Quatre ».

Maintenant : D'où venus, ces mots, « et maintenant », qui ouvrent les poèmes du *Chemin d'encre* ? – Des premiers mots du *Livre de Coline* (1973) : « maintenant / est un rocher tout droit / comme une dent », et des derniers mots d'*Une messe blanche* (1965), qui « ne savent travailler qu'à maintenir ouverte la plaie de ton absence ».

Mort : Le mot qui porte la lettre manquante. Alors que la poésie s'étire entre « Contre-Mort », au seuil des *Extraits du Corps* et *Le Poème des morts* (Fata Morgana, 2017), *Les Yeux chimères* (1955) renvoie vers nous son premier vers : « Je dormirai des morts très lentes ».

Mot : « Le Syndrome de Gramsci », « La Maladie de la chair », « La Maladie du sens », « Le Mal de l'espèce », « Le Mal de l'intime » désignent quelques-uns des monologues rassemblés dans *La Comédie intime*. Il faut traverser le mal, le renverser dans les mots : « Tu marches souvent sur un chemin que les mots ponctuent comme le font les pierres pour former un gué. Tu les aimes, ces mots, parce qu'ils acheminent vers toi le meilleur de tes souvenirs... » (« Le Mal de l'intime », les derniers mots).

No : No est l'envers de On, Léon l'envers de Noël. Noël se retourne en Léon pour que le on se renverse en no et rassemble le nom et le non. Le bégaiement retrousse les « Bruits de langues », la grille reforme la fenêtre. « Nonoléon » s'avance et dit : – « J'écris pour que se retire celui que je ne suis pas. » (« Nonoléon », au seuil de *La Place de l'autre*, *Œuvres III*).

Qui : Le ciel de *L'Ombre du double* est traversé de questions. Le pronom nous ramène aux derniers mots des *Extraits du corps* et au premier de *La Chute des temps*. Mot partagé – *qui* est à quinze comme *on* est à onze – il reste interrogatif : les monologues de *La Comédie intime* lui répondent.

Silence : « Le Bernard Noël que j'ai connu était bardé d'un silence à couper au couteau » écrit Georges Perros, « Nul doute, au reste, à voir ce corps ainsi travaillé (...) que l'orage éclaterait » (« La mort de la mort », *Papiers collés III*). *La Face de silence* ne dit pas autre chose : « Le silence / neige sur une bouche avide / prête à couvrir le premier mot ».

Têtes : Regardant à trente-trois ans de distance, d'un côté vers *Les Yeux chimères*, de l'autre vers aujourd'hui, une double tête, comme de Janus, situe le milieu du chemin. Elle révèle aussi l'imprévisible, de deux explorations venues par surprise : l'écriture de théâtre et la production plastique (des lavis). *La Reconstitution* et *Têtes d'ombre* ont paru en 1988. La « farce tragique » de *La Reconstitution* se dirige vers les derniers mots, ceux qui avaient déclenché l'écriture : « Le Tueur avance son pied vers l'un puis vers l'autre crâne éclaté. Il reste là, immobile, le pied tendu touchant le dernier crâne, et tout à coup s'écrie : (Le Tueur) – Et dire qu'elles prétendaient penser avec ça ! »

Tu : (Nous) « Nous tenons au tu. » (*Le 19 octobre 1977*)

Viens : L'appel est lancé dans *Le Château de Cène* et de là se propage, se répand comme un geste, éclairant, de livre en livre, l'espace du désir. Il résonne jusque chez Blanchot, au terme, précisément de *L'Arrêt de mort*, où le dernier mot est toute la question : « et à elle, je dis éternellement : "Viens", et éternellement, elle est là ».

Zone : Le *Dictionnaire de la Commune* s'achève comme un roman. La dernière entrée est une anagramme (Onze), elle donne sur une citation fictive, attribuée à Gustave Tridon, né un 1^{er} janvier, mais inventée : « Il y a dans chaque peuple de grandes zones d'ombre et de sang, mais c'est toujours du côté où poindra le soleil de l'avenir. » Le soleil revient comme émerge, simultanément, la lune du *Château de Cène*, comme se lève l'avenir dans l'avenir.

6 mai 2021

Mon très cher Bernard,

Merci d'avoir été cette comète qui a bouleversé ma vie dans une explosion de sens quand j'ai eu le bonheur de te lire.

D'abord il y a eu cette torpeur naturelle, comme après tout bouleversement, qui m'a laissé hagard, comme n'ayant pas eu le temps de saisir ce qui me saisissait avec à la fois une prodigieuse fermeté et une immense douceur bienveillante.

Puis un engourdissement, comme si pensée et corps ne m'appartenaient plus, comme s'ils s'échappaient, aspirés par une faille dans le monde sensible qui les portaient justement au-dedans du sensible, au-dedans du regard, au-dedans du sens. Qui leur offrait enfin et naturellement cette essence qu'ils avaient toujours intuitivement perçue et à laquelle ils n'avaient fait qu'aspirer jusque-là. Vers laquelle ils se hâtaient allègrement sans se préoccuper de moi, sans savoir si je suivais ou non, sans avoir la moindre peur de me perdre en chemin.

Et quand, après m'être perdu – tu m'as appris plus tard à quel point cette perte était précieuse –, je les ai retrouvés, je n'ai pu que constater le son de l'explosion qui s'éloignait tandis qu'en moi s'épaississait un silencieux sens, dense, intense, qui ouvrait sur un monde empli de merveilles et de prodiges pour qui sait, avec humilité, y porter un regard acéré, avec sensualité, en savourer le corps qu'est la Langue.

Et tu m'as immédiatement appris, avec la patience que seule l'éternité contient et sans prononcer un mot, que ce monde porte en lui une double violence :

Violence pour qui plonge dans son immensité, tant elle démembre le regard afin de l'aiguiser. Et je ne cesse de constater à quel point tu déploies des trésors de bienveillance pour accompagner ceux qui le souhaitent dans ce mouvement.

Violence de qui veut asservir ce corps qu'est la Langue, et qui, démunie devant son insolente liberté, n'a d'autre choix que de le torturer, le tordre pour tenter de lui faire épouser ses intérêts, d'autre choix que de lui faire la guerre.

Cette violence-là tu l'as traquée, débusquée, dénoncée partout où elle se trouvait et surtout quand elle revêtait ses atours pour séduire, endormir l'esprit. Et nous savons que bien des donneurs de leçons chantent et hurlent encore et encore au son de la flûte à hypnotiser conscience, honneur, dignité et intégrité.

Comment alors te rendre hommage tant ta présence est puissante, réelle et palpable. Je suis encore avec toi devant ce feu que tu alimentais avec malice. Cela m'a toujours impressionné que tu puisses alimenter le feu avec malice. Comme si vous aviez une conversation en parallèle de la nôtre. Ou comme si tu le ravivais pour qu'il entende ce que nous nous disions. Peut-être riiez-vous tous deux, du haut de votre tendre patience, de mon avidité à t'entendre, de mon impatience à tenter de te poser mille et une questions, tandis qu'avec ton calme rieur, tu me ramenait à te raconter mes projets, ma vie, à te donner des nouvelles du monde, à te dire ce que j'en pensais.

Tes acquiescements semblaient lire à l'intérieur de mes propos une vérité dont je n'avais pas conscience. Peut-être riiez-vous de cela tout simplement. Et de temps à autre ta moue se terminait par un oui à peine sonore, un oui contenu dans une inspiration.

Puis le silence.

Je n'ai jamais goûté de silence aussi empli de présence et d'amour. Un silence qui épaississait l'air autour de nous, le rendait aussi palpable que celui que tu as tant écrit. Un silence enveloppant. Je sais que tu m'offrais alors la présence réelle de la Langue, ta maîtresse et ton amie, que tu lui demandais de me frôler, de me laisser sentir l'esquisse de son parfum. Ce faisant, et je crois l'avoir vu dans ton regard, tu transfigurais avec tendresse, malice et bienveillance toutes mes naïves questions en une indicible et espiègle réponse.

Peut-être est-ce cela que tu montrais au feu. Plus jamais je ne pourrai mettre une bûche dans un feu sans le voir me regarder.

Comment rendre hommage au grand Homme qui ne tirait absolument aucune prétention de son savoir immense, de ses années de navigation au cœur même de l'âme humaine, de sa naturelle proximité avec le sens. Ce grand Homme qui n'était que bienveillance et curiosité avec tout le monde, qui lisait avec humilité ses pairs, toujours encourageant pour les nouvelles vocations, ce grand Homme qui sans bruit, sans imposer le fracas de sa notoriété et de son œuvre colossale s'est investi dans le petit village qu'il habitait, ce grand Homme qui offrait son amitié car celle-ci était, est, son amie dévouée.

Comment rendre hommage au Poète, est-ce d'ailleurs possible ? Lui qui ne s'est jamais contenté d'écrire mais qui charriait dans chaque éclat de son œuvre le son sourd des siècles de littérature dont il est issu. Et qu'il a, plus que personne d'autre, porté haut alors même qu'il embrassait, conquérant, une modernité complexe et friable.

Comment rendre hommage à celui qui a su créer un pont entre ce qui vient et ce qui a été, qui a vécu en tant qu'homme et en tant que poète les bouleversements incroyables de ces deux siècles sans jamais faire preuve de pessimisme, sans jamais abdiquer la pensée quand tant d'autres se gargarisent de vanité. Il faudrait faire tant de listes, ou alors prendre pied à pied le revers de tant d'imbécilité, de tant de lâchetés qu'il a dénoncées que cela serait vain et trop peu à sa hauteur.

Or, « au fond », il employait souvent cette expression.

« Au fond ».

Or, un hommage est au fond un acte de dévouement. Je crois que c'est cela.

Je suis ton dévoué, mon très cher ami. Je reste ton dévoué, mon très cher Bernard.

Et je vais faire comme toi et ne céder à aucun pessimisme facile sur ce qui risque de manquer à la pensée, ne céder à aucun désespoir en m'inquiétant de ne voir personne qui ait la puissance d'approcher la Langue comme tu l'as fait, personne qui ait le regard assez acéré pour débusquer les facilités de ce qui vient.

Et je vais alors déplacer mon point de vue sur cette phrase du poète syrien qui a dit

« Un seul oiseau suffit
pour que
ne tombe pas le ciel¹ »

Tu étais cet oiseau, et tu le restes car tu es de cette trempe, de cette espèce d'oiseau qui laisse tant et tant, tant de directions, tant de présence, tant d'œuvre, que cela forme une voûte qui, merci à toi, tient encore le ciel pour qu'il ne tombe pas.

On raconte souvent aux enfants cette histoire à la fois naïve et romantique que « ceux qui partent » ne disparaissent pas car ils vivent encore dans nos cœurs. Je crois que je vais assumer un peu de ma naïveté et raconter cette histoire à l'enfant en moi.

Merci mon très cher ami d'être encore si présent.

Merci mon très cher ami d'avoir tant traversé et tant offert.

Merci mon très cher ami d'avoir constitué une œuvre aussi colossale que bouleversante.

Merci mon très cher Bernard d'avoir ainsi veillé à ne pas faire de moi un orphelin.

Je t'aime.

Wissam Arbache, comédien et metteur en scène

¹ Faraj Bayraqdar

L'être-là

Bernard Noël pensait à sa mort depuis longtemps. Il aurait aimé qu'elle soit festive. Quarante ans avant de disparaître, il avait écrit dans *L'Été langue morte* : « puis / quand je serai mort / et nous avons fêté ça / d'avance ». Quelque temps plus tard, à Arequipa, au Pérou, il avait trouvé fort plaisante une fête des morts avec petit orchestre et danse amicale sur les tombes. « Mourir de rire et rire de mourir », préconisait Georges Bataille, mais difficile aujourd'hui de se réjouir que Bernard Noël ne soit plus là... On cherche dans ses écrits une consolation et des clefs pour concevoir son après. Bernard disait que les livres ont un pouvoir oraculaire car en les feuilletant, on trouve souvent des réponses à nos questions, voire une issue. Depuis sa disparition, je consulte les siens, et certains passages procurent un effet vulnérable :

nous voyons les mêmes étoiles que les morts
et l'odeur qui monte de la terre est le fantôme
de toutes ses fleurs
(*La Chute des temps*)

son manque garde en vie le disparu
il respire de me couper le souffle
il est là soudain de n'être plus là
(*Tombeau de Lunven*)

les morts serrent les paupières
ils jouissent de ce qu'ils ne savent plus
(*La Photo d'un génie*)

quand l'herbe aura poussé sur la langue on trouvera peut-être
l'articulation du mystère parmi les restes d'une phrase
(*Le Chemin d'encre*)

La mort fut omniprésente sous sa plume et jusque dans son nom, m'avait-il dit : ses onze lettres forment l'anagramme RÂLE REND BON...

Comme Henry Moore créait ses sculptures autour d'un trou, Bernard Noël a construit *Les Premiers Mots* autour d'un mort. Ces *Mots* ont été pour moi véritablement les *Premiers* puisque je n'avais rien lu de B.N. auparavant. Ma découverte de ce livre est inoubliable parce qu'elle a constitué une révélation : il ne s'agissait pas de littérature mais de la Mort et de la Vie mêmes ! La nécessité d'écrire ce choc inouï à l'auteur s'imposa, malgré la timidité de mes dix-huit ans. Il me répondit : « Tous les livres sont peut-être des lettres perdues. » Cette rencontre allait orienter ma vie entière...

Qui a échangé avec Bernard aura été marqué par l'intensité de sa présence. Il disait « l'être-là » – le *Dasein* allemand. Sa voix chaude était comme un accueil. Aucune domination de sa part dans les conversations bien que l'étendue de son savoir fût immense, mais une simplicité naturelle et une concentration d'où émanait discrètement le bourdonnement incessant de sa pensée. Livrant peu de lui-même, il offrait à l'Autre sa sollicitude constante. Tout au long de sa vie, la présence et le présent lui furent essentiels, dans son quotidien comme dans ses textes – du roman sur les présences et les souffles écrit à quinze ans jusqu'au chef-d'œuvre poétique des dernières années, *Le Chemin d'encre*, scandé par le leitmotiv « et maintenant ».

ton présent et mon présent
ont la même vue
bien que l'air ne soit pas un miroir
(*L'Été langue morte*)

Par extension, Bernard Noël était sensible aux présences passées. Elles constituaient pour lui le « présent antérieur ». Depuis sa table d'écriture, il plongeait en son corps pour capter les voix de ces « vivants morts » dans la rumeur de « l'en allé », que ce soient celles des glorieux anciens (Mallarmé, Nerval, la Magnani, les communards) ou celles des anonymes qui nous ont précédés.

Il y a dans le corps un présent antérieur.
Un présent inimaginable,
un perpétuel présent.
Il est le temps de l'espèce :
il se lève,
comme une lumière toujours montant d'en bas,
toujours fixe et se répandant.
(Mon corps sans moi)

Bernard Noël a élargi notre regard. Il a montré que l'espace n'est pas une distance mais une présence parce qu'il environne toute notre peau, et nous y baignons comme les poissons dans l'eau. On peut aussi le nommer « air ». Cet air devient visible quand la forte chaleur le fait danser ou que la nuit le colore. Il s'anime et devient conducteur d'émotion dans le face-à-face avec l'autre ou devant une œuvre d'art.

La nuit tombait, et les premières étoiles indiquaient au plus profond du ciel un lointain plus lointain encore.
Le présent n'était pas moins vaste.
Il aurait suffi de faire le geste du nageur pour s'allonger dans l'air.
Aujourd'hui, mon dos est le miroir de cet instant, et mon regard ne passe pas l'épaule.
L'air, lui, n'a pas changé.
Il est même un peu plus présent. En lui est la relation de tous avec tout.
De tout avec tous.
Il suffit d'ouvrir la bouche des yeux, et, sur la langue, passent les souffles et les figures d'air.
(Les Villes en l'air)

Repliant le passé sur le futur, Bernard a rejoint les « figures d'air » et désormais, tout n'est plus que du présent...

Nicole Burle-Martellotto, responsable du site *Atelier Bernard Noël*

« Toute rencontre est l'énigme » (*L'Été langue morte*)

Bernard Noël avec...

Fabio Scotto et Hervé Carn



Plancoët, 2005 (coll. Fabio Scotto, DR)

Jean-Paul Philippe



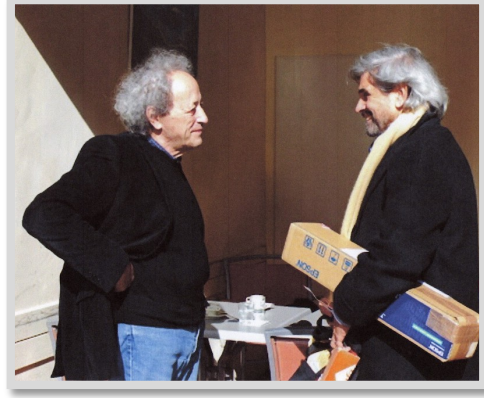
Fonteluco, 2008 © Alessandra Rey

Martina Kramer



Zagreb, 2005 © Covic

Bernard Plossu



Nice, 2008 © Gabriel Fabre

Esther Tellermann



Paris, 2018 © Maison de la Poésie

Alexis Pelletier



Mauregny-en-Haye, 2020 © Éliane Kirscher

Nicole Burle-Martellotto



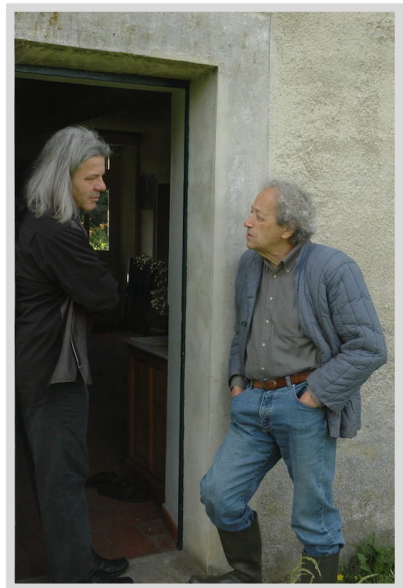
Trans-en-Provence, 2000 © Jean-Pierre Sintive

Bernadette Griot



Mauregny-en-Haye, 2020 © Éliane Kirscher

Michel Surya



Mauregny-en-Haye, 2005 © Sébastien Raimondi

Jean-Luc Bayard



Mauregny-en-Haye, 2019 © Éliane Kirscher

Florence Pazzottu



Abbeville, 2007 © Infos-Nouvion

Natalie Gouin et Marc Lador dans *Onze voies de fait*, mise en scène de Michel Mathieu



Théâtre Garonne, Toulouse, 2001 © Bruno Wagner

Le Château de Cène, mise en scène de Wissam Arbache



Théâtre du Rond-Point, Paris, 2004 © Philippe Delacroix

Tournage de *Bernard Noël à Laversine*, film de François Rouan



2012 © François Rouan